

PLANTATIONS DES TERRES-ROUGES

LA VIE QUOTIDIENNE PENDANT LA GUERRE D'INDOCHINE par Yvonne Pagniez, *Français d'Indochine*, Flammarion, 1951

LA GUERRE DU CAOUTCHOUC 1. — VILLAGES DANS LES FLEURS.

[101] Le pilote Caron aime la fantaisie, qui nous enlève sur son petit oiseau bleu vers la plantation de Quan-Loi, dont il est le messager ailé. À grand tapage, car l'unique moteur fait autant de bruit qu'un Dakota, nous piquons du nez sur un train arrêté en pleine forêt, nous le survolons à cinquante mètres, le bout de nos ailes frôlant la cime des arbres.

— Regardez, crie l'aviateur, se retournant vers les deux passagers, « ils » ont encore fait sauter la voie ; mais c'est déjà réparé ; le train va repartir.

Des visages levés, aux fenêtres des compartiments, dans la tourelle de la voiture blindée, nous sourient, que nous voyons tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de nous, tant nous chavirent les virages sur l'aile exécutés avec maestria par l'artiste du vol.

— Vous voyez (il pique à nouveau sur le train, dont la locomotive commence à fumer), tous ces wagons pleins de caoutchouc seront à Saïgon dans quelques heures.

— Parfois, ajoute mon voisin, un jeune gaillard blond, taillé en hercule, qui scande les syllabes à mon oreille, le train a mis quatre jours pour couvrir les cent trente kilomètres qui séparent de Saïgon de la plantation de Quan-Loi, la voie étant coupée en trois ou quatre endroits. Mais les Viêts n'ont pas eu le chargement.

[102] Aujourd'hui, d'ailleurs, nous évacuons beaucoup de nos produits par Dakota.

J'apprendrai tout à l'heure que ce solide compagnon de route, M. d'Aboville, chef d'un service à la Compagnie des Terres-Rouges, a perdu sa femme en août dernier [1950], dans une plantation de la société, au cours d'une attaque où lui-même fut blessé. Les Viêt-minh avaient envahi par surprise le cercle où se rassemblaient le soir les familles pour deviser en écoutant de la musique. Il y eut trois autres tués, et cinq personnes enlevées, dont deux enfants.

Ainsi, avant même d'avoir touché terre sur le champ d'aviation de la Compagnie, m'est sensible l'esprit qui anime les croisés des Terres-Rouges, vrais guerriers laboureurs et semeurs d'arbres, qui poursuivent leur tâche, arme à l'épaule, avec une ténacité, une froide résolution, un enthousiasme tacite que ne rebute aucun danger.

Je l'éprouve partout, cet esprit, habillé d'enjouement par coquetterie. Dans les charmants villages que me fait visiter, fier de l'œuvre à laquelle il collabore, le chef des Services sociaux, M. Doussoux. Petites cités blotties sous les ombrages, où les ouvriers, les employés, Tonkinois pour la plupart, transplantés ici avec leur famille, ont chacun leur maisonnette à volets verts, entourée d'un jardin ; parmi les bananiers, les manguiers, sous l'éclatante floraison des flamboyants qui achèvent en feu d'artifice leur saison des fleurs et jonchent déjà les rouges allées de tapis plus rouges encore, écho vif des branches épanouies dans le soleil.

Une animation règne dans ces villages disséminés au sein de la plantation, créés de toutes pièces par la société, et qui comptent 6.000 habitants : Xa-Cam, Xa-Trach, Soc Tranh, Xa Co, Quan-Loi... Huit villages dotés chacun d'une église à clocher pointu, d'une pagode flanquée de dragons émaillés. Il en est d'autres abandonnés, que mange la brousse quand les Viêt-Minh les ont incendiés, car un surprenant illogisme veut que dans ce Tonkin qui est un champ de bataille, où des centaines de familles meurent de misère, des difficultés administratives empêchent les planteurs de Cochinchine de recruter des travailleurs ; et **57 % du domaine des Terres-Rouges restent inexploités, faute de main-d'œuvre**. L'Indochine fournit actuellement 47.000 ¹ tonnes de caoutchouc par [103] an ; si un personnel suffisant permettait de soigner tous les arbres, elle en produirait 120.000 tonnes. Or la France consomme annuellement ce chiffre de 120.000 tonnes de caoutchouc ; elle doit acheter plus de la moitié, de cet approvisionnement à Singapour en livres anglaises. Il n'est pas besoin de souligner l'intérêt que présenterait, dans le déséquilibre actuel de nos finances, une production qui nous éviterait d'importantes sorties de numéraire.

Le problème de la main-d'œuvre s'est posé très vite dans les plantations, tant leur essor fut rapide. En 1905, les Français, qui sont les « inventeurs » du caoutchouc en Indochine, créaient les premières exploitations en transplantant l'arbre sauvage des forêts amazoniennes. Au prix d'une lutte, terrible contre la nature, les bêtes sauvages, les fièvres, la faim, l'isolement, ils défrichèrent les terres grises des mamelons du Sud, conquirent sur la forêt vierge les terres rouges du Nord. En 1939, les hévéas couvraient une surface de 139.000 hectares, sillonnée par un réseau de 6.000 kilomètres de routes, et employant 100.000 travailleurs.

Impossible de les recruter tous en Cochinchine. C'est vers le delta du fleuve Rouge, où l'indice démographique atteint le chiffre presque invraisemblable de 430 habitants par kilomètre carré — le triple du taux de peuplement des régions industrielles de France et de Belgique — que se tournèrent les planteurs en mal d'ouvriers. Malgré la répugnance des Tonkinois à se séparer de leur sol ancestral, les conditions avantageuses des contrats, le confort assuré aux familles immigrantes, décidèrent un nombre croissant de travailleurs à s'expatrier, pour un temps d'abord limité, qui alla se prolongeant par suite du renouvellement des engagements volontaires. De 1927 à 1943, un courant de va-et-vient drainait entre Tonkin et Cochinchine de douze à vingt mille coolies.

Pendant toute la guerre, les planteurs réussirent, par un véritable tour de force, à poursuivre leur œuvre, malgré les difficultés qu'entraînait la rupture de toute relation avec l'extérieur. À la veille des événements de mars 1945, les forêts d'hévéas étaient intactes, en plein rapport. Mais que de bouleversements après le coup de force japonais ! Directeurs et assistants de plantations emprisonnés par les Nippons, ou réduits à fuir dans la jungle. les bois plantés et soignés à si grand-peine abandonnés, détruits en partie par l'ennemi, qu'un autre ennemi, plus néfaste encore, [104] suivit bientôt : le Viêt-Minh, dont la fureur n'épargna ni les maisons d'habitation, ni même les locaux des services sociaux, hôpitaux, dispensaires, écoles, etc.

Dès que les circonstances le permirent, dans des conditions de sécurité très précaires, avec des moyens de travail combien insuffisants, les planteurs vinrent reprendre leur poste. En 1948, ils obtenaient du gouvernement central, en accord avec le gouvernement du Nord Viêt-Nam, l'autorisation de recruter 16.000 travailleurs au Tonkin, On en trouva 800, car nous ne contrôlions à cette époque que quelques villes : Hanoï, Haïphong, Nam-Dinh. De nouveaux efforts, l'année suivante, se virent paralysés par la mauvaise volonté des autorités locales qui craignaient des représailles du Viêt-Minh. En 1950, une tentative d'emploi d'internés chinois nationalistes fut tout de suite

¹ La production a augmenté de 10 % cette année, grâce à une amélioration dans le recrutement de la main-d'œuvre.

contrecarrée par l'hostilité des officiers qui, espérant reprendre une part active à la guerre, tenaient à garder en mains leurs troupes. La nomination en 1951 de M. Dang Ruu Chi au poste de gouverneur du Nord Viêt-Nam a fait naître des espoirs, qui tardent, hélas ! beaucoup à se réaliser.

Enviablable est cependant le sort de ces coolies, saigneurs, employés de tous ordres, qui troquent, en signant leur contrat, les paillotes misérables du delta de rizières contre les charmantes maisonnettes aux toits de tuiles roses, et qui profitent d'un ensemble de services sociaux tel qu'on en trouve peu en France qui puissent lui être comparé.

À travers la forêt aux alignements impeccables, où le soleil joue sur le sol rouge strié de petits remblais pour faire stagner l'eau des pluies, la voiture de M. Doussoux me mène de l'un à l'autre des villages gais, construits en briques ou en ciment que recouvre un badigeon clair ; deux à trois cents maisons par village, abritant de six à huit cents habitants. Épars sur les onze mille hectares de la plantation, ces villages protégés par quelques postes militaires et des patrouilles toujours en chasse, tantôt s'accrochent à des coteaux, tantôt se nichent au fond des vallées, où des ruisseaux aux berges plantées les traversent, creusés de main d'homme, car ces fonds jadis furent marécageux, infestés d'anophèles, et de grands travaux de drainage les ont assainis. Cinq villages occupent des plateaux, trois autres des vallons. la technique actuelle donne [105] la préférence aux lieux élevés, réservant les creux aux jardins maraîchers et aux prés d'élevage.

Quand nous entrons dans Xa-Cam, au milieu de la matinée, des ménagères s'affairent autour du lavoir, le bourrelet noir posé de travers sur leurs têtes échevelées ; d'autres reviennent du marché, trotinant sur leurs socques, ou apportent dans les jarres suspendues à leur balancelle l'eau des bornes-fontaines qu'alimente, par un système de canalisations, un réservoir central dont le contenu est prélevé, pour éviter toute souillure, loin des agglomérations.

J'admire l'hygiène, rare encore dans les campagnes du Sud-Est asiatique, qui préside à ces installations, et le degré de confort qu'on y trouve. Dans les villages proches du centre, les maisons du personnel de maîtrise, qui comportent trois ou quatre pièces, ont l'eau courante et l'éclairage électrique ; tous les villages disposent d'un établissement de douches, d'un terrain de sport, d'une infirmerie, d'un restaurant communautaire pour les ouvriers privés de famille.

Quan-Loi Centre, capitale du petit État forestier, est presque une ville avec ses 1.600 habitants. Mon guide me fait les honneurs du beau bâtiment des halles, grouillant d'acheteuses en tuniques noires et brunes, de vendeuses qui empilent sur leurs étals poissons secs, mannes de riz, légumes et fruits en monticules de couleurs contrastées. Près du marché, un économat géré en régie assure par la concurrence un équilibre des prix dans le commerce libre. L'église catholique dresse, parmi les arbres qu'il dépasse à peine, tant la végétation a d'élan sous ce ciel des tropiques, son clocher aux longues rayures verticales ajourées comme une guipure. À quelques pas, le *dinh* rutil de toutes ses tuiles vernissées en toitures multiples.

C'est ici qu'est l'hôpital central, où les hôpitaux de plantation et les dispensaires épars sur tout le territoire, envoient les malades qui ont besoin d'un traitement sérieux. Le docteur Canet, qui dirige le service sanitaire de tout le domaine des Terres-Rouges — trois plantations en Cochinchine : Quan-Loi, Xa-Cam et Xa-Trach, et quatre au Cambodge — me guide lui-même dans les divers pavillons dont les galeries s'ouvrent sur des parterres fleuris, sur des berceaux de verdure. Trois à quatre cents malades peuvent trouver abri dans cet établissement équipé de matériel moderne, qui comprend, avec les dortoirs meublés de lits à l'orientale en [106] forme de tables et sans matelas, adaptés à la chaleur et à la coutume des paysans, une salle de triage, une salle de piqûres, une salle de consultations avec appareils de radio et de rayons ultraviolets, un laboratoire, une pharmacie. Dans le plus lumineux des pavillons se trouve la maternité, où chaque enfant qui naît reçoit en cadeau de bienvenue une

petite layette. Un autre pavillon est affecté aux soins dentaires que dispense M^{me} Canet, stomatologiste diplômée.

— Quelles sont les maladies les plus fréquentes ? J'interroge le médecin qui marche devant moi d'un pas léger, dans sa blouse flottante qui lui descend jusqu'aux pieds, donnant à sa fine silhouette une ampleur d'envol. Je sais qu'à ses qualités de praticien il joint le goût des recherches scientifiques.

— Paludisme, me répond-il, bérubéri, affections pulmonaires. L'état sanitaire n'est pas mauvais. Nous menons une lutte à outrance contre le paludisme, qui faisait il y a vingt ans encore de terribles ravages dans ces régions. C'est le pire ennemi qu'eurent à affronter les premiers pionniers. Il est à présent presque vaincu. Le taux des travailleurs que la fièvre rend indisponibles atteint rarement 2 % alors qu'il était en 1932 de 15 à 20 %... Et combien plus élevé encore — les statistiques nous manquent — trente ans auparavant !

— Par quels moyens avez-vous jugulé le mal ?

— Par des moyens préventifs, qu'ont précédé des investigations méthodiques des Instituts Pasteur d'Indochine, en liaison avec nos services médicaux. Nous avons fait la chasse aux anophèles en supprimant leurs gîtes larvaires dans un rayon de mille à douze cents mètres autour des villages. C'est la portée du vol de ces dangereux insectes. Vous avez vu dans les vallons les systèmes de drains, qui prennent parfois un développement considérable : 15 à 20 kilomètres pour un seul village. Ces eaux devenues courantes, on les « mazoute » chaque semaine, détruisant ainsi les larves. La découverte récente de nombreux insecticides de contact permet de lutter efficacement contre l'anophèle adulte. En pulvérisant du D.D.T. sur les murs des maisons, on immunise complètement les habitants. Nous continuons cependant à distribuer à toute la population, plusieurs fois par semaine, de la nivaquine, excellent médicament antimalarien. Bientôt sans doute, le pays sera devenu si [107] salubre qu'on pourra la supprimer. Tous les ouvriers et leurs familles sont examinés soigneusement une fois par trimestre, vaccinés chaque année contre le choléra et la variole ; et chaque individu a une fiche sanitaire grâce à laquelle le médecin peut le suivre pendant tout son séjour. Bien entendu, le relèvement du niveau d'existence, l'amélioration de la nourriture sont aussi des facteurs importants de succès dans la guerre menée contre les endémies tropicales.

Combien différente de l'alimentation du paysan de rizière est celle du coolie de plantation. Au bol de riz arrosé de nuoc mam dont se contente le meneur de buffles, s'ajoutent ici viande, poisson sec, œufs, légumes variés, sucre, fruits...

Un quart d'heure en Jeep dans la forêt aux troncs pâles dont les feuillages immobiles semblent distiller de la chaleur, et que traversent, irradiant le soleil où ils baignent, versé à flots du haut des cimes, des geais de saphir et d'émeraude, des papillons étincelants, toute une joaillerie volante, parure des sérieux hévéas. Et des gloussements de poules, des grognements annoncent une des fermes qui nourrissent la petite principauté du caoutchouc. Ferme modèle avec des vaches, des cochons roses comme en France, des poulettes pondeuses, des étables balayées, une laiterie où l'on se mire dans le fer-blanc. Sommes-nous en Normandie ?

Mais déjà, la forêt monotone nous a repris. Je cherche en vain les singes. qui l'habitent. Ils font la sieste au milieu du jour. C'est à l'aube qu'il faut les voir s'ébattre dans les ramures trempées de rosée, ou bien le soir, lorsqu'une brise légère rafraîchit les halliers. Quand nous arrivons à Xa-Trach, la matinée s'achève. Les enfants sortent en bousculade gaie des écoles où des religieuses vietnamiennes apprennent à lire aux plus petits, où les grands préparent le certificat d'études sous la direction de maîtres diplômés.

Il y a trois sortes d'écoles : confessionnelles (catholiques). Privées. Les unes et les autres entièrement à la charge de la plantation. À la troisième catégorie appartiennent les écoles publiques, dont les bâtiments sont fournis et entretenus par la plantation,

mais où enseignent des maîtres du cadre de l'État. Les dépenses scolaires de la société, me dit M. Doussoux, ont atteint en 1949 huit cent mille piastres.

Nous avons le temps de voir, avant qu'elle ne se vide, une salle [108] de classe où trône derrière le haut pupitre une de ces « Amantes de la Croix », dont le nom pourrait déclencher un irrévérencieux humour, mais qui désigne un ordre purement vietnamien, admirable de dévouement. Pieds nus dans sa longue robe de mince coton noir, le voile noir un peu de guingois sur des cheveux qui s'échappent en crins de balai, elle fait face à d'impayables frimousses au nez écrasé, qui éclatent de rire sans oser nous regarder autrement qu'en coulisse.

Moins timides sont les bébés de la garderie, où nous reçoit, un peu plus loin, la surveillante en blanche tunique. Dans la pièce claire, des marmots étendus dorment sur les bat-flanc ; les plus petits se mordent les poings dans les hamacs blancs et verts, ou sommeillent au creux des balancelles d'osier que pousse une vieille femme en fredonnant une berceuse. Dehors, des cavaliers en miniature chevauchent avec des cris joyeux leurs montures à bascule, à l'ombre de la haie d'hibiscus qui clôt le jardinet. Quelques révoltes éclatent quand arrivent pour les ravir des mamans qui reviennent du travail, le pantalon roulé au-dessus des genoux ².

Car il est midi, à l' « heure plantation », qui change un peu chaque jour. À l'instant où le ciel est assez clair, le matin, pour permettre la saignée, les horloges doivent marquer six heures. Un coup de pouce sur les aiguilles, en avant ou en arrière selon la saison, leur donne le sens de la discipline. Voici que le gong, sur la place du village, appelle les coolies au repas méridien. Dans les maisons propres, aux fenêtres grandes ouvertes sur les parterres inondés de soleil, le plat de riz arrondit son monticule neigeux sur la table au ras de terre, devant l'autel des ancêtres où quelques tablettes luisent dans l'ombre parmi les volutes des bâtonnets d'encens qui se mettent à fumer.

J'aperçois, au détour de la ruelle fleurie, un gamin qui trotte, jambes nues, un peu ployé sous la charge de deux fagots aussi gros que lui, oscillants aux extrémités de son fléau. L'odeur alléchante de poisson cuit dans le nuoc-mam, qui sort des apprentis servant de cuisines, lui donne des ailes.

Vie familiale, vie laborieuse, qu'on dirait paisible, dans un cadre de grâce et de confort, n'étaient les tours de guet reliées par une [109] palissade, les uniformes kaki devant le poste militaire, qui rappellent que ces idylliques petites cités sont des camps retranchés au milieu d'ennemis invisibles mais partout présents.

II. — CHAMPIONS DE LA GOUGE

— On s'habitue au danger ; cependant il ne faut pas l'oublier, sous peine de commettre des imprudences qui peuvent vous perdre, me dit le lendemain matin Charles Messance, directeur de Xa-Cam, qui me guide dans les bois d'hévéas mouillés de rosée où le soleil, filtrant entre les feuillages, fait luire la rouge cicatrice, des arbres écorcés depuis des années, au ras de laquelle un filet blanc de latex marque la blessure du jour. Les saigneurs vont à pas silencieux de pieds nus, d'arbre en arbre, ouvrant d'un coup de gouge précis, car c'est au quart de millimètre qu'on en mesure la profondeur, le canal où se met à couler le liquide laiteux qui va s'égoutter dans le bol de faïence fixé à un collier de fil de fer.

De temps en temps passent, à quelque distance dans les halliers, cinq ou six soldats à la queue leu-leu, fusil à la main. Équipes de protection qui veillent sur les travailleurs.

² Les femmes ne travaillaient qu'exceptionnellement à la plantation. Il s'agit ici de travail ménager ou de jardinage.

— Quand on aperçoit de loin quelques hommes armés, me dit mon compagnon, une inquiétude vous traverse. Car rien ne ressemble autant à un Vietnamien qu'un Viêt-Minh.

— Comment reconnaissez-vous à qui vous avez affaire ?

Messance a un geste fataliste.

— Quand les hommes s'approchent, s'ils tirent ce sont des Viêt-Minh, s'ils ne tirent pas ce sont nos soldats.

Et répondant à mes questions, tandis que nous marchons côte à côte sur le mince tapis de feuilles mortes qui crisse sous nos pieds, il me raconte comment, en février de l'an dernier, un groupe Viêt-Minh, profitant des fêtes du Têt, essaya de mettre le feu à tout un lot de forêt. Des Mois à la solde de l'ennemi qui les terrorisait, allumèrent la nuit, de place en place, ces feuilles sèches dont l'amas sur le sol atteignait alors le maximum d'épaisseur, puisque c'est à la fin de février qu'on les balaie, seul moment de [110] l'année où les hévéas se dépouillent complètement. Heureusement, M. Morange, directeur de Xa-Trach, qui revenait en Jeep d'une réception tardive, les surprit. Sa seule présence jeta la panique parmi les incendiaires ; et avec l'aide de coolies appelée en toute hâte, il réussit sans grande peine à éteindre les foyers qui grésillaient à petites flammes dans l'obscurité.

— Nous faisons quelquefois des chasses amusantes, pas seulement aux panthères et au tigre, qui se promènent ici comme chez eux. Le jeune chef sourit. Je le vois dans un rai de soleil. Sous la cendre blonde de ses cheveux légèrement ondulés, l'expression à la fois volontaire et juvénile de son visage me frappe, le regard bleu où dansent des étincelles, le nez un peu carré du bout, la fente verticale au-dessus de la lèvre et au menton, comme chez les adolescents qui viennent de perdre leurs fossettes. Sa voix devient espiègle pour me raconter l'aventure d'un de ses camarades qui revenait une nuit, comme Morange, d'une réunion amicale, et aux frontières de la plantation rencontra six maraudeurs Viêt-Minh qui s'enfuyaient chargés de paddy. Ils n'avaient pas d'armes. L'assistant les saisit, apeurés, dans les faisceaux de ses phares, fonça sur eux. « Haut les mains ! » Les six hommes laissèrent tomber leur charge. Ils durent marcher, prisonniers pitoyables, devant la Jeep qui, parfois, les poussait de son pare-chocs pour leur inspirer une crainte salutaire.

Les saigneurs — jambes nues sous le short de toile, vestes blanches ou noires — se glissent avec une rapidité souple, faisant le tour de chaque fût qu'ils blessent, buste un peu courbé, évoquant le dos bossu de félins en chasse.

Mon guide vent bien répondre à ma curiosité.

— Qu'est-ce que le latex ? On ne le sait pas très bien. Produit de nutrition ? D'excrétion ?... Il se forme entre l'écorce et l'aubier. C'est pourquoi se fait si délicate l'intervention du saigneur ; que son couteau s'enfonce d'une fraction de millimètre dans l'aubier, l'arbre est abîmé. Une excroissance révélera d'ailleurs le geste maladroit. On ne peut trouver de saigneurs qu'au Tonkin. Les Cochinchinois, les Cambodgiens qu'on a essayé d'éduquer n'ont jamais acquis la sûreté de main nécessaire. Malheureusement, nous manquons de ces auxiliaires irremplaçables. Ils suppléent dans une mesure à l'insuffisance du nombre par le perfectionnement [111] prodigieux de leur technique. le salaire de chacun est proportionnel à la quantité de latex qu'il récolte ; or la moyenne quotidienne, de 6 kilos jadis, est aujourd'hui de 16 kilos par individu. Ces champions de la gouge ne suffisent pas cependant à la tâche.

Nous revenons vers notre voiture, où la mitrailleuse veille sur le siège. Lentement, la Jeep roule sur le chemin rectiligne, dans la futaie régulière comme une gigantesque basilique aux minces colonnes grisâtres. Je regarde avec admiration, parmi les treillis de soleil et d'ombre, le trottement feutré, partout épars, des ciseleurs d'écorce.

Messance poursuit son exposé.

— On saigne un arbre à peu près tous les trois jours. Quatre-vingt-dix fois par an. Toujours à cette heure de l'aube, propice à l'écoulement du latex. Chaque coup de

gouge détache un fragment d'écorce sous la blessure précédente. Au bout de huit années, on recommence le cycle, attaquant à nouveau les anciennes cicatrices.

À la partie inférieure des troncs parallèles, à droite, à gauche de la route, les bols se remplissent. De-ci de-là, des Mois s'en vont par couples, l'un portant un bidon, l'autre un pinceau avec lequel il badigeonne d'un liquide rougeâtre les panneaux dénudés des arbres souvent saignés. Une femme passe avant eux, qui détache de la dernière entaille, vieille de trois jours, la spirale de latex coagulé qu'on appelle le sernawbys.

Le soleil commence à brûler. Plus sèches, les hautes ramures ont perdu le fugitif éclat que leur prêtait la rosée matinale. Elles forment une voûte sombre, piquée de rayons qui s'entrecroisent. Déjà dans les chemins de traverse stationnent les camions, qui viennent collecter le contenu des petits pots. Nous rencontrons aussi des coolies portant le lait visqueux dans deux seaux suspendus à leur fléau. Ils nous saluent en passant, à l'européenne, ôtant le chiffon tordu qui leur sert de couvre-chef.

— Vous verrez plus tard le traitement du latex dans les usines, me dit M. Messance, surtout à Quan-Loi Centre, où sont les plus complètes installations. Ce liquide blanc quittera la plantation sous forme de feuilles de caoutchouc, de plaques de crêpe. De plus en plus cependant, on vend le latex à l'état brut. Le Cambodge l'expédie en fûts de 200 litres, et adoptera bientôt les chalands- [112] citernes déjà utilisés en Malaisie. En France — au Havre — et dans les ports d'Amérique, des réservoirs sont prêts pour le déchargement.

III. — GUERRIERS LABOUREURS ET SEMEURS D'ARBRES.

C'est M. Van Huffel, directeur de Quan-Loi, qui m'accompagne à présent. Nous avons traversé en Jeep une grande superficie de forêt toujours pareille, troncs pâles espacés, qui laissent couler la lumière sur le sol carminé. Voici un secteur aux alignements plus parfaits. Chaque rangée est marquée d'un écriteau. On appelle « arboretum » ce jardin d'essai, où furent semées des graines sélectionnées après pollinisation artificielle des porteurs. Ces jeunes arbres en sont nés, espoir de la plantation, dont chacun a son pedigree, inscrit sur la pancarte avec la date de sa pollinisation. Il y a des arbres jumeaux, provenant de la même graine, et qui présentent des caractères identiques. Six cents hectares sont ainsi consacrée aux expériences.

Méthode scientifique qui permet d'améliorer progressivement le rendement. Celui-ci est passé de 400 kg à l'hectare en 1935 à 2.400 kg. Ce chiffre est bien proche du rendement idéal, qui serait de 3.000 kg à l'hectare. Si la main-d'œuvre n'était pas déficiente, de quelle force pèserait la production du caoutchouc français sur le marché mondial, qui en absorbe 1.650.000 tonnes par an !

Mais à mesure que sa productivité augmente, l'arbre devient plus fragile, exige des soins minutieux pour éviter les maladies qui le guettent. Aussi l'arboretum est-il surtout destiné, en sus de son rôle scientifique, à fournir des greffons qui augmentent le rendement des arbres « tout venant », ces roturiers de la forêt que leur race mêlée rend plus robustes. On ne peut saigner qu'à sept ans un arbre non greffé, même s'il appartient à l'espèce sélectionnée de l'arboretum est exploitable à quatre ans.

— Vous comprenez, me dit M. Van Huffel, tandis que nous marchons à petits pas entre les rangées, comme des soldats à la [113] revue, des arbres sveltes aux roses cicatrices, dont quelques-uns pleurent leur filet de latex. Vous comprenez que ces arbres précieux (on les appelle « légitimes » pour marquer leur filiation directe, sans apport étranger), sont particulièrement exposés à la malveillance de l'ennemi. En mars 1949, le Viêt-Minh en a détruit 50 hectares au coupe-coupe en une seule nuit.

Mais la tactique des rebelles a changé depuis l'an dernier. Ils renoncent à anéantir des richesses nationales qu'ils espèrent bien voir tomber en leur possession. Ils cherchent plutôt à nous enlever de gré ou de force nos coolies. À Xa-Trach, en mai, un

surveillant vietnamien a été kidnappé en plein jour en face de chez lui. Au Cambodge, nous avons perdu l'année dernière mille coolies, intimidés par les menaces de l'adversaire, qui n'ont pas osé continuer leur travail. Contre les villages que la pénurie de main-d'œuvre a fait abandonner, les Viêt-Minh s'acharnent aussi, les incendient en jetant des brûlots sur les terrasses. Ou bien ils s'attaquent aux Blancs, pour les terroriser.

Sur deux cents Français employés dans les plantations de caoutchouc d'Indochine, on compte depuis six ans 45 morts.

M. Van Huffel tâte involontairement le gros colt qui fait une bosse sur son short.

— Venez, ajoute-t-il gaiement, secouant comme pour chasser des images importunes, son collier de barbe noire à la coupe savante, venez voir un « Jardin de bois ».

Dans une clairière, c'est ici un hallier en miniature. De petits arbres en lignes parallèles, qui servent à la multiplication des greffons. Sur un plant d'un an, d'une espèce quelconque, on greffe, par le procédé en H, un clone venu d'un arbre très jeune, souvent légitime. L'œil se développe, donne une branche qu'on laisse grandir, et qui porte à raison d'une dizaine environ pour un mètre, ces bourgeons qu'on appelle des yeux, qu'enlèvera l'arboriculteur, après avoir coupé la branche au bout d'une, deux ou trois années, pour greffer d'autres plants.

Des plants qui deviendront des arbres exploitables. Nous allons les voir, car je veux connaître toute la séquence des opérations qui font de ces forêts la plus précieuse richesse d'Indochine. Nous roulons donc, par les droites allées pourpres, dans la futaie redevenue haute comme une cathédrale végétale, en direction d'une pépinière.

[114] Une autre clairière peuplée d'arbustes, qu'enclôt la foule rigide des hévéas. Nous sautons hors de la Jeep, dans la ruée de lumière qui nous éblouit, réverbérée par cette glèbe crue qui donne son nom aux Plantations des Terres-Rouges. Un garçon très jeune nous accueille sur le chantier dont il dirige le travail : M. Malye, fils de planteur, né et grandi dans la brousse ³. Devant lui, une vingtaine de Vietnamiens et de Mois arrachent de petits arbres dont on a coupé le tronc à cinquante centimètres du sol, juste au-dessus de la greffe. Ils enveloppent soigneusement les racines feutrées de terre dans des feuilles de latanier.

Nous les retrouverons tout à l'heure, ces souches emmaillotées, dans la plaine rouge que brûle le soleil, labourée, ameublie par les lourdes machines qui plus loin continuent de mordre le sol, avivant l'éclat de sa chair profonde. Les ouvriers ont baptisé d'un nom pittoresque cette surface qu'ils creusent avec un pieu de trous réguliers : « Chantiers de Danse. » Oui, d'une danse sauvage, haute en couleur. Des Mois, tous jeunes, gamins et fillettes, déposent dans les trous les moignons d'arbres greffés, puis tassent la terre autour de la tige avec leurs pieds nus, à force d'entrechats rythmés de cris et d'appels joyeux. Étourdissant dans la fête de la lumière, ce bal d'enfants nus, coiffés de torsades de chignons rouges, colliers de verroterie sautillant sur les petits seins bruns, anneaux dorés sonores aux chevilles et aux poignets, pipe et poignard plantés dans le pagne en ficelle au-dessus des fesses bronzées tout en muscles durs.

Ils dansent, talons contre les bouts de bois qui pointent raides, de cinq mètres en cinq mètres, qui seront dans quatre ans des arbres pareils à ceux qui montent la garde, foule disciplinée, le long de la pente au bas de laquelle s'étale, occupant une dépression peu profonde, le champ des nouvelles plantations. Ils dansent, et leur casse-croûte en bandoulière saute dans le petit sac de même couleur que la peau tannée de leur dos. De temps en temps, l'un ou l'autre groupe s'arrête ; garçons et filles, d'un même geste, saisissant la cigarette posée derrière l'oreille, la chique de bétel en réserve dans la ceinture, la minuscule pipe de cuivre, et gravement se mettent à fumer ou à chiquer.

³ Probablement un fils de Maurice Malye, ingénieur agronome, administrateur des Hévéas de Tan-Thanh-Dong et des Résines du Haut-Donnaï, fondateur du Domaine de la Da'rng (café), près Djiring.

Puis reprend la danse frénétique parmi les moignons d'arbres, les piquets de bambou qui tendent les cordes pour l'alignement.

[115] À quelques pas, les Tonkinois à grand chapeau pointu forent les cavités béantes ; si sérieux auprès de la gigue éperdue des petits sauvages, qu'accompagnent les jeux du soleil sur le pan rouge d'un fichu envolé, sur les facettes multicolores des perles de verre, sur le brillant des cuivres, le luisant des chairs suantes, saupoudrées de la poussière rouge que fait jaillir le bondissement des pieds endiablés.

— Ils n'ont pas plus de huit ou neuf ans, ces gosses ? J'interroge mon cicérone,, qui est maintenant un grand gros homme au visage élastique qu'on dirait en caoutchouc, M. Berrier, directeur adjoint de Quan-Loi. Le contraste est amusant entre ce colosse aux bras massifs, aux mollets en matraques, et les gringalets que nous regardons se démener dans la joie bariolée de leur parure clinquante au soleil.

— Les Mois ont toujours l'air plus jeunes qu'ils ne sont. Ceux-là ont de douze à quatorze ans. Et voici les adultes qui arrivent.

Un camion pétarade, cahotant à travers la terre meuble. Il est rempli d'un pêle-mêle de petits humains bruns, frétilants comme des poissons. Quand il s'arrête devant nous, c'est une dégringolade de bonshommes à ressort, le long des parois, sur les essieux, sur les pneus à noires saillies. Tandis que du chantier de danse les enfants accourent avec les mêmes bondissements qui tassaient les mottes, les mêmes cris d'allégresse, à présent lancés en bienvenue à leurs aînés, à peine moins fluets que leurs petite corps adolescents.

— Ils sont toujours gais, ces montagnards, dit M. Berrier, soulevant son chapeau de brousse pour éponger son front qui ruisselle jusqu'aux narines écrasées d'un nez qui serait en gomme et aurait reçu un coup de poing. Ils rigolent tout le temps. Ils sont la fantaisie même. D'un instant à l'autre, en plein milieu de la journée, quand ils en ont assez du travail, ils s'éclipsent, quelquefois pour deux, trois jours, ou bien définitivement. Et ils n'ont pas d'heure pour commencer la besogne. Vous voyez cette charretée qui arrive au milieu de la matinée.

La troupe en langouti, pagne dont les pans à franges descendent jusqu'à terre, s'éparpille sur le chantier, sous la surveillance d'un contremaître vietnamien, très digne dans son pantalon blanc, sa [116] veste blanche parmi ce fourmillement de nudités. Un peu plus loin, d'autres Mois traversent la terre labourée, s'en allant vers leurs rāis où le riz doit commencer à lever. Les hommes ont un chignon noir bien serré sur la nuque, le coupe-coupe à la main, qui sert à tous les travaux ; les femmes, hotte au dos, portent sur la hanche des bēbēs à califourchon qui essaient en vain d'attraper le bout insolemment dressé de seins durs comme du bronze.

Nous marchons dans la même direction où vont ces libres travailleurs, à travers les terrains d'expansion des hēvéas, que bouleversent de gigantesques apprêts.

Derrière un tracteur qui a l'air d'une maison en marche sur des chenilles brillante de vernis jaune, et qu'un frêle Tonkinois pilote, assis dans une cabine de palmes, une dent crochue, énorme, trace des sillons. Venant en sens perpendiculaire, un autre tracteur, peint de vermillon, traîne une herse immense, qui dans l'argile ameublie ne laisse subsister de la blessure du soc qu'une ravine sans profondeur. Des herbes arrachées que le soleil n'a pas encore fanées avivent de leurs touffes vertes les plaies saignantes de la terre écorchée.

Ailleurs, il fait voler de la poudre rouge en disloquant les mottes. Aux limites du vallon qui sera demain une nouvelle forêt d'hēvéas, je m'arrête un moment pour regarder l'extirpateur qui arrache le *tranh* et la ramie, ces herbes tenaces, fléau de toutes les cultures extrême-orientales. Mais que doit être la force des machines qui ont arraché, voici quelques jours, au bord de la forêt sauvage que mange peu à peu le domaine, ces arbres dont le tronc déjà coupé a disparu, dont ne subsiste, impressionnant sur la terre rouge fraîchement remuée qui a comblé le trou, qu'une

mêlée fabuleuse de racines tordues, crispées, évoquant un nœud de boas constrictors enchevêtrés dans une lutte farouche.

— Vous pouvez prendre ici quelque idée de ce que fut le travail de pionniers, me dit M. Berrier, dont la puissante stature revêt à mes yeux valeur de symbole. Il n'est jamais terminé, ce travail ; car une plantation est en perpétuelle mouvance. On abat les vieux hévéas ; on en plante de neufs ; on améliore les espèces ; on modernise les méthodes d'exploitation et le matériel. On agrandit encore les forêts...

Nous remontons la pente que gravissent les hévéas en plein rap- [117] port, un peu solennels dans leurs alignements de revue militaire. À la lisière du bois, je me suis retournée. De l'autre côté du vallon que les monstres mécaniques ont bouleversé, le flanc du coteau s'habille des vaporeux feuillages du bambou, parmi lesquels je devine les paillotes sur pilotis du village moi. Et à l'orée de la rouge dépression de sol dénudé, torturé, j'aperçois dans la jungle, de mon observatoire en léger surplomb, les clairières tapissées de vert tendre parmi les souches calcinées, des raïs que les fantasques montagnards ont dû élargir cette année, la peur ayant vaincu leur paresse, parce que le Viêt-Minh, qui veut y prendre sa subsistance, leur en a donné l'ordre.

IV. — CAMP RETRANCHÉ DANS UN CADRE DE VILLÉGIATURE.

La sieste après déjeuner m'a paru délicieuse dans le confort plein de raffinement de ma chambre à trois fenêtres ouvertes sur le jardin soigné comme un parc anglais. Pelouses de fraîcheur veloutée. Massifs éclatants, dont les insectes ailés semblent emporter des étincelles multicolores dans leur vol en arc de lumière, des calices disposés en corbeilles, aux grappes suspendues des arbres chargés de fleurs. Jamais je n'ai vu tant de fleurs, dans une telle harmonie de tous et d'ordonnance. L'aube en est émerveillée. Je bondis chaque matin hors de ma moustiquaire dès que la frappe le premier rayon, pour jouir dans le bref instant où la rosée l'emperle de cristal, de ce paradis qu'on dirait jailli d'une source. Le roucoulement des tourterelles, le dessin rouge — dans ce royaume du rouge — des allées qui répondent, parmi le vert du gazon, aux flammes érigées des cannas, au papillotement aérien des flamboyants, tout est un enchantement.

Au clair de lune, ce foisonnement de fleurs, ces parfums, dans le crissement d'élytres, sonore comme si le ciel était une caisse de résonance, qui est le silence des tropiques, prend un charme d'irréel, avivé par l'attente, qui fut vaine, de la panthère, nocturne visiteuse du merveilleux jardin. La panthère dont on conte des histoires qui font frissonner. Une de ses sœurs ocellées n'a-t-elle [118] pas blessé l'autre jour deux coolies dans la forêt, où imprudemment ils la voulaient chasser ? Elle grimpait comme une chatte dans les hévéas, sautait d'arbre en arbre. Un assistant de la plantation eut grand-peine à l'abattre à coups de fusil. Mais il est dans l'ombre parfumée du jardin endormi, des ennemis plus dangereux que la panthère.

Je suis reçue dans ce lieu de délices, avec une cordialité qui me touche, par M. et Mme Ehret. M. Ehret, inspecteur général adjoint, remplace le chef de la plantation, M. Simon ⁴, actuellement en congé en France. La villa aux terrasses fleuries, aux pièces claires dont les murs granités roses et blancs réverbèrent en tous sens la lumière, est le palais de la capitale du caoutchouc. À peine plus luxueux cependant que les bungalows des assistants, que j'ai visités à Quan-Loi Centre et dans les villages de plantation ; également pourvus du confort le plus moderne, aussi vastes, aussi gais, entourés de la

⁴ Jean Simon (1900-1962) : assistant de plantation à la Société de plantations des Terres-Rouges (11 nov. 1926), directeur de la Compagnie du Cambodge (1942-1945). Voir [encadré](#).

splendide floraison d'un jardin comme celui-ci qu'aucune barrière ne sépare de la forêt hantée d'ombres inquiétantes.

C'est une des impressions les plus fortes que m'ait laissées mon séjour chez les planteurs de caoutchouc, ce contraste entre un luxe qui rivalise avec celui des grands jouisseurs de la Côte d'Azur ou des nababs de Californie et le danger qui partout rôde comme à l'âge des cavernes. Contraste que fait sentir de façon poignante, causant un malaise d'abord inconscient et qui devient une nostalgie, l'absence totale d'enfants. On en cherche d'instinct sur ces pelouses faites pour leurs jeux, dans cette fraîcheur d'aube qui leur ressemble. Parfois une balançoire oubliée, suspendue à une branche, cristallise ce sentiment diffus ; et l'on a le cœur serré. Tous les enfants sont partis renvoyés en France avec leurs mères pour éviter d'inutiles victimes, les plus douloureusement visées. Depuis l'attaque de Chup, surtout, l'an dernier, où fut tuée Mme d'Aboville, où deux enfants de huit et dix ans furent emportés par le Viêt-minh, la consigne est sévère. Quelques rares femmes sont restées avec leur mari, mais l'atmosphère est celle d'un camp retranché dans un cadre de villégiature. Étrange, déroutante... exaltante !

J'ai donc secoué, ce troisième après-midi de mon séjour à Quan-Loi, la somnolence de la sieste méridienne, dans la lourde chaleur [119] qui pèse sur les bois et les parterres. La douche, dans ma salle de bains lambrissée de céramique, m'a rendu l'agilité de mes idées. Elles auront à se démener encore, car M. Ehret m'attend pour me faire visiter lui-même les usines de préparation du caoutchouc.

La plus importante est à Quan-Loi Centre, peu distante des bureaux que j'ai vus à mon arrivée, nombreux et compartimentés comme une ruche, où se centralisent les services administratifs. L'usine est une sorte de hangar à piliers de fer, à toiture de tôle ondulée, ouvert à tous les vents sous ce ciel sans frimas, et qu'emplit dans l'odeur douceâtre du caoutchouc frais ou la pestilence des débris qui s'oxydent, l'animation d'une trentaine d'ouvriers, dont quelques femmes.

La première salle a l'air d'une géante laiterie, meublée de bacs de cinquante mètres de long où frémit un lait crémeux, visqueux. C'est ici que se fait la coagulation du latex, sous l'influence de l'acide pyroligneux. Les laveurs reçoivent ensuite, dans des cascades d'eau, le magma que nous verrons sortir, dans un déroulement sans fin, des laminoirs, à l'état de bande que coupe régulièrement, debout près de la machine, un sérieux petit homme jaune manœuvrant des ciseaux aussi grands que lui.

Dans d'autres salles du vaste hall que divisent des cloisons de fer-blanc, dans d'autres hangars aussi provisoires d'aspect où s'abritent les machines les plus perfectionnées, on me montre le séchage des feuilles de caoutchouc sur des tiges de bambou, le fumoir où elles sont soumises pendant trois jours à l'action de la fumée, dans une température réglable par appareils, qui varie de 4 à 70 degrés centigrades. Et je vois la fabrication du crêpe : les laminoirs qui agglomèrent plusieurs feuilles passées ensemble entre les rouleaux, qui les amincissent, à souhait, qui font pénétrer, en dernière opération, le talc dont on les a saupoudrées.

Vient ensuite l'atelier d'emballage. Puis une fabrique d'acide pyroligneux. Plus loin, un atelier de réparation, muni de machines-outils, que flanque un garage où sont entretenus les quelque cent véhicules de tous ordres, camions, voitures de tourisme, Jeeps, tracteurs, qu'on voit sillonner les routes éclatantes de la forêt.

— Nos usines, me dit M. Ehret, ne sont pas à l'abri du sabotage des Viêt-Minh. Le 12 décembre dernier, cinquante d'entre eux sont venus la nuit mettre du plastic sous les moteurs de la centrale [120] électrique qui alimente toutes les usines de Quan-Loi et fournit l'éclairage aux maisons d'habitation. L'explosion formidable nous a fait accourir ; et nous avons pu, sans essuyer d'attaque personnelle que tout faisait craindre, circonscrire l'incendie qu'alimentaient 50.000 litres d'essence ! Mais les dommages ont été considérables.

Dans la voiture confortable de l'inspecteur général, qui roule sans bruit à travers la forêt que l'éclairage de cinq heures du soir fait plus triste, découvrant la lèpre blanche

qui tache les arbres entre lesquels sautillent des oiseaux vêtus à présent — par mimétisme ? — d'une livrée, sombre, « veuves » en deuil, à la queue en balancier, pies noirs au bec jaune, nous allons visiter deux ou trois usines, moins complètes, dans les villages.

Le laboratoire, où nous revenons ensuite, à Quan-Loi Centre, m'intéresse davantage encore, bien que la complication des appareils dérouta ma curiosité de profane. Mais j'aime voir vivre cet organisme puissant, aux proportions d'un monde, qu'est une plantation. J'aime surprendre, dans ce retraits aux vitres claires qui est avec la ruche administrative son cerveau, sa constante recherche d'un meilleur équilibre des apports et du rendement ; comme dans un corps de chair qui grandit, qui se transforme, qui s'adapte à des climats nouveaux, et dont on exige toujours un travail plus productif.

Les activités multiples d'une plantation se divisent en trois branches, que dirigent à Quan-Loi, sous la haute autorité de M. Simon, remplacé par M. Ehret pour quelques mois, M. Dessertenne pour la section agricole, M. Roulanot pour la section industrielle, M. [J.] de Renepont pour les services commerciaux. Toute une équipe d'assistants les seconde, dont chacun a la responsabilité de mille hectares environ, qu'il sillonne avec sa Jeep tout le jour, surveillant le travail, prenant soin de l'hygiène et de la santé des ouvriers. Et cet état-major et ces capitaines, qui mènent avec la même résolution la guerre du caoutchouc contre la nature et contre l'hostilité des hommes, s'appliquent, chacun dans sa sphère, à réaliser les améliorations conçues par les savants du laboratoire, par les expérimentateurs des arboretum.

Des spécialistes analysent les différents terrains et le latex des arbres qu'ils produisent, pour observer les variations de celui-ci [121] avec le milieu nourricier. Ils étudient l'influence de diverses fumures sur l'équilibre de certains constituants du latex. Des appareils permettent de déterminer au laboratoire la résistance, l'élasticité, l'imperméabilité des espèces de caoutchouc obtenues par tel ou tel procédé, et d'adapter la fabrication à l'usage auquel on destine le produit.

Génératrices d'idées neuves sont les relations avec l'Institut Français du Caoutchouc, dont le siège est à Paris, et qui cherche à développer, à multiplier les utilisations du caoutchouc. Tant de voies s'ouvrent au produit des hévéas, réclamant telles qualités que les techniciens parviendront à lui donner. N'a-t-on pas imaginé de faire des routes en caoutchouc ? Plus exactement, d'incorporer à l'asphalte une certaine proportion de caoutchouc pour éviter le dérapage ? Un tronçon de l'autostrade Paris-Versailles est ainsi construit. Une expérience très instructive a été faite en Hollande. La route de Moerdijk, tronçon de l'autostrade Rotterdam-Anvers, et une partie de la route La Haye-Amsterdam, dans la région de Schiphol, ont été faites, avant la guerre, selon cette formule. Après quatre années d'occupation allemande, néfastes au réseau routier que tanks et camions défoncent sans ménagements ni réparations, ces routes se sont retrouvées presque intactes, tandis que les chaussées d'asphalte pur étaient complètement détruites.

La concurrence du caoutchouc synthétique inquiète les planteurs, et stimule les efforts de perfectionnement. Cet ersatz, né des besoins de la guerre et des difficultés d'approvisionnement qu'entraînait l'isolement de l'Indochine et de la Malaisie, se trouve actuellement moins cher que le caoutchouc naturel, parce que les usines qui le fabriquent ont été payées par l'État avec le budget de guerre. Avantage qui disparaîtra dans une économie saine. Pour certains usages, le synthétique avait la supériorité d'une plus parfaite imperméabilité ; mais sur ce point également, son frère végétal ne se laissera pas vaincre. De récentes expériences ont corrigé le défaut qui l'avait handicapé.

Dans la Section agricole, on observe les maladies des hévéas, pour en chercher la cause et le remède. On établit un programme de fumure de replantation en décidant le nombre d'hectares qui seront consacrés à tel ou tel clone qu'on veut multiplier. On modifie, s'il y a lieu, les méthodes culturales, le système de saignée, etc.

[122] Ces exemples, qu'on poursuivrait à l'infini, montrent quel intérêt puissant soulève, dans leur tâche dégagée de toute routine, et qu'un péril constant hausse à d'exaltants niveaux, ces hommes jeunes, en short et chemisette blanche, fusils en bandoulière, revolver à la ceinture, qui goûtent la vie dans l'action, qui croient à l'avenir. Ne gagnent-ils point sur la jungle l'espace de nouveaux bois ? Ne sèment-ils pas des arbres qui donneront du latex en 1958 ?

Je ne sais rien de plus tonique que l'allégresse de ces planteurs qui continuent de créer un monde végétal et mécanique d'une puissance prodigieuse, riche de valeur humaine car le souci du confort et de la sécurité des travailleurs va de pair avec l'intérêt économique, et parce que les conditions actuelles où grandit, dans un danger toujours présent, l'œuvre qu'ont fortement enracinée les premiers pionniers, est une merveilleuse école de chefs. Le mot découragement n'a pas de sens ici ; et l'on ne sait pas ce qu'est la fuite des responsabilités. Il faut voir, me disait M^{me} Ehret, les lendemains d'attentat, où chacun, dominant son déchirement intérieur et l'angoisse qui l'étreint, affecte la gaieté, l'optimisme ; où le travail est accompli par tous avec plus de conscience, de calme, d'ardeur que jamais.

Un souvenir me reste particulièrement vif des quatre jours que j'ai passés à Quan-Loi. Celui d'un dîner dans le bungalow de M. Ehret, qui réunissait une dizaine de chefs de services et d'assistants. C'était la veille de mon départ. J'avais la tête pleine de détails techniques, de récits d'agression, de visions de nature éclatantes de rouge et de vert parmi la monotonie des gris. Et une synthèse commençait de se faire dans mon esprit, donnant une valeur secrète à tout ce qui m'entourait. Je me rappelle que la vaisselle plate présentée par d'impeccables maîtres d'hôtel, contenait des mets succulents. Dans la clarté, des girandoles électriques, la table rutilait de cristal et d'argent. Il fallut brusquement fermer les fenêtres, parce qu'une véritable marée d'éphémères, attirés par cette illumination, envahissait la salle à manger, s'écrasant sur les verres, emplissant nos assiettes de leurs millions de petites agonies palpitantes.

J'étais à la droite du maître de maison. Il était visiblement heureux de retrouver, après les mille soucis du jour et le poids de la chaleur dans l'ombre étouffante des bois, le confort de [123] son foyer, la brise fraîche du ventilateur, les raffinements d'esprit d'une société de bonne compagnie. Pourquoi l'idée me hantait-elle obstinément que, des deux directeurs qui l'ont précédé à Quan-Loi, l'un, M. du Tertre, a été assassiné en 1947, l'autre, M. Gachard, enlevé sans qu'on ait jamais eu ce qu'il était devenu⁵ ?

Les propos étaient gais pourtant autour de la table où pétillait le champagne, où les chemisettes des convives avaient le même éclat que les faces taillées des carafons. M^{me} Ehret présidait avec son mari, blonde et mince, la seule à n'avoir pas déposé à portée de la main l'arme que chacun doit saisir à la moindre alerte.

Ai-je respiré jamais cette joie grave de vivre, comme sur la véranda où nous restâmes à deviser tard dans la nuit toute dansante de lucioles, embaumée de parfums mêlés de serre et de savane, guettant à la clarté du projecteur qui du poste militaire fouillait parfois l'ombre, l'éclosion dans les jarres vernissées alignées sur les degrés du perron, de cette rose de minuit dont la floraison dure un heure, exquise, nacrée, qu'on appelle aussi fleur de bonheur ?

⁵ L'embuscade où a disparu M. Gachard eut lieu le 18 février 1949 à 11 heures 30 du matin, à l'endroit précis où avait été tué M. du Tertre. M. Bocquet, alors inspecteur général de la Société des Plantations des Terres-Rouges, dont il est actuellement administrateur, fut sérieusement blessé, ainsi qu'un parachutiste français. Le chauffeur fut tué, et un surveillant vietnamien mortellement touché.